

ENRIQUE SERPA

CONTREBANDE

Roman

*Traduit de l'espagnol (Cuba) par Claude Fell
et présenté par Eduardo Manet*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

La goélette s'appelait *La Buena Ventura*. Prononcé sur la terre ferme ce nom eût peut-être été dépourvu de sens ; en mer, vivier de toutes les superstitions, il prenait en revanche la valeur d'une prédiction salutaire. Plus d'une fois, son charme dissipa la peur d'un désastre alors qu'une tempête d'une fureur démesurée s'annonçait. Jamais prière marine n'eut de vertu plus réconfortante ni de sortilège prédisposant plus volontiers à l'optimisme. La mer avait beau se transformer en gueule béante, immense et avide, et le vent abuser de sa violence terrifiante, la mort nous solliciter sans relâche depuis l'eau pétrie de ténèbres, l'ouragan hurler, personne à bord ne bronchait. Au milieu des périls, nous réussissions à esquisser un sourire d'espoir, car il suffisait que quelqu'un prononçât à voix haute le nom de la goélette pour que, soudain, un souffle de confiance vînt balayer craintes et inquiétudes.

Au prestige de son nom, *La Buena Ventura* ajoutait celui de son allure, plutôt étonnante sur la côte. D'une largeur légèrement réduite et d'une longueur de soixante-cinq pieds, elle avait la silhouette élégante et découpée d'un cheval de course. Elle se distinguait des autres bateaux de pêche, courtauds et crasseux, comme

un pur-sang au milieu d'humbles baudets. Elle avait une poupe cambrée, plantureuse et ondoyante comme la croupe d'une femme, et sa proue de violon fendait l'eau comme une lame. Un soupçon de brise suffisait pour que le loch marquât dix nœuds. Et sa docilité dans les manœuvres suscitait l'admiration et l'envie chez tous les patrons pêcheurs qui la connaissaient. À l'origine c'était un bateau de plaisance, destiné à des excursions de cabotage sur un circuit délimité à l'est par Cayo Piedra, et par Bahía Honda à l'ouest. De cette époque, elle conservait dans les cabines de poupe un luxe sommaire, aujourd'hui masqué, et une insolite salle de bains, équipée d'une baignoire, d'un lavabo et d'un bidet, qui, drainant l'imagination de l'équipage vers des visions lubriques, peuplait parfois d'illusoires cuisses de femmes la solitude océane.

Ensuite elle fut affectée à la pêche à la daurade, au mérrou et au poisson-scie près de l'île des Femmes et au large de Cozumel, jusqu'au jour où la prohibition fut promulguée aux États-Unis. Alors le patron de *La Buena Ventura*, que nous surnommions Requin, me suggéra de remplacer la pêche par la contrebande d'alcool.

Je partais bourlinguer sur *La Buena Ventura*, qui m'appartenait, pour satisfaire aux prescriptions d'un médecin qui, à grand renfort d'air marin, de cacodylate et de strychnine, rêvait de restaurer mes nerfs corrodés par dix années de rhum et de lupanar. De temps à autre, au terme de nuits effrénées, je me sentais envahi, physiquement et moralement, par une lassitude implacable. Je constatais alors que mes pieds, mes épaules, mes

mains étaient de plomb. À cet engourdissement de mes membres correspondait la torpeur de mes pensées, confuses et languissantes comme des reptiles aveugles. Je sentais que mes muscles, flasques et froids tels des mollusques, perclus de lassitude et d'ennui, ne répondaient plus. Au milieu de cet ennui et de cet abattement flottait, comme une algue visqueuse dans un océan de boue, ma volonté anéantie. Rien ne m'intéressait vraiment, aucune stimulation n'éveillait chez moi le moindre engouement. Je me trouvais intérieurement vidé, le cerveau embrumé, incapable d'un effort soutenu, à la dérive comme un navire sans gouvernail.

Et pourtant, une irritation permanente et secrète me mettait les nerfs à fleur de peau. Un rien, une banale déconvenue, une contrariété futile, me causaient une souffrance intolérable. En de tels moments, une seule alternative s'offrait à mon angoisse : la mer ou le suicide. Et par lâcheté j'optais toujours pour la première solution.

Mais la santé capitalisée en vingt jours de chasteté, sans autre spectacle que le ciel et l'eau, je la dilapidais ensuite à terre, happé par les bouches de femmes impures. Je tanguais entre la répression de mon désir, contre laquelle ma chair se rebellait, et des débordements sans joie qui plongeaient mon esprit dans la consternation.

Dix mois plus tôt, à cause d'une neurasthénie dont la médecine avait diagnostiqué l'origine vénérienne, j'avais renoncé à mon emploi de chimiste à l'American Sugar Company, pour vivre exclusivement des trois bateaux de

pêche hérités de mon père. C'est de cette époque que datait mon attachement apocryphe aux choses de la mer, et au nom de cette vocation j'achetai des livres d'océanographie et d'astronomie, des traités de navigation, des abrégés de météorologie, des manuels de pilotage et des récits de voyage que je n'ai jamais ouverts. Ma collection de cartes marines était aussi riche qu'inutile, car mon entendement naufrageait devant ces portulans truffés de points, de noms, d'ombres et de traits. Pendant les longues heures passées à bord, j'interrogeais inlassablement les marins sur différents aspects de leur métier. Et à peine avais-je appris quelque chose de nouveau que je cherchais une oreille complaisante pour l'éblouir de mon érudition maritime.

La pêche au sarde à queue jaune, que l'on pratique à la volée, avec la ligne entre deux eaux, sans plomb et tendue par la seule force du courant ; celle à la daurade de San Juan, vers le mois de juillet, à l'aide d'appâts ; celle aux requins, au harpon ; celle à la perche de mer, au pagre, au rousseau des hauts-fonds, à l'aide de deux hameçons attachés à une tige de bois ; toutes les formes de pêche, en un mot, trouvaient en moi le plus enthousiaste des adeptes théoriques. Uniquement théorique, car dès que j'avais un cordage entre les mains, j'oubliais complètement tout ce que j'avais appris, l'ennui me submergeait et je m'assoupissais. Ce qui ne m'empêchait pas d'être toujours prêt à me proclamer fervent adepte de la pêche.

J'aimais la littérature, quoique sans excès. Quand j'appris que Zane Grey était devenu champion de pêche

sportive des États-Unis, j'achetai six de ses livres et les laissai moisir près des volumes de navigation et d'océanographie. C'était de ma part une sorte d'hommage à un homme animé de goûts semblables aux miens. Plus tard j'ai su qu'un autre écrivain venait souvent pêcher l'espadon, en été, dans les eaux cubaines. Il s'appelait Hemingway, Ernest Hemingway. Je me sentis donc naturellement obligé de posséder aussi une de ses œuvres. Je parcourus en vain toutes les librairies de La Havane. Et je dus finalement me contenter de deux photos de lui, publiées dans un journal. J'en collai une, la plus grande, dans ma cabine. Et quand quelqu'un s'enquérât de ce visage large et souriant de Nord-Américain débordant de santé, je précisais que c'était celui d'un millionnaire de mes amis.

Pendant, tout cela ne me parut pas suffire à attester de ma dévotion pour les choses de la mer. J'échangeai la breloque de ma chaîne de montre – une médaille avec un brillant au centre – contre une petite ancre en or. Mon épingle de cravate avait la forme d'un hameçon. À terre, je me servais d'une canne à tête de lamantin qui imitait l'ambre. Et dans le salon de ma maison, autour de deux rostres d'espadon croisés comme deux sabres sur une panoplie, j'avais placé trois grandes têtes naturalisées : celle d'un requin bleu, celle d'un requin plat-nez et celle d'un requin cornu qui appartiennent, avec celui qu'on appelle chien de mer, aux variétés de squales les plus féroces.

Les marins me trouvaient un peu dérangé et ils avaient un sourire moqueur et condescendant en

voyant sur un bateau de pêche mon pantalon de flanelle blanche, ma veste croisée de cachemire bleu et ma casquette à la visière resplendissante, ornée d'un écusson de métal doré. Quand ils parlaient de moi, ils ne prononçaient jamais mon nom. Ils m'appelaient, ironiquement, l'Amiral.

Le patron de *La Buena Ventura*, quant à lui, était mon contraire absolu, au moral et au physique. Il semblait avoir été taillé dans un bloc de cuivre pour incarner l'image du laisser-aller. Il portait un sempiternel pantalon, jadis brun clair, qui avait maintenant une teinte indéfinissable due à l'usure, à l'eau de mer et aux plaques de graisse dont il était couvert, en particulier à la hauteur des cuisses, là où son propriétaire s'essayait habituellement les mains. Sa vareuse était toute rapiécée et grossièrement recousue avec du chanvre ou du fil de pêche fin. Ses espadrilles, quand elles n'étaient pas déchirées au talon, commençaient à se découdre à la pointe. C'était le dernier de ses soucis, parce qu'à bord il allait toujours pieds nus et le pantalon retroussé jusqu'aux genoux. Il était craint et respecté, y compris par les marins les plus redoutables des autres bateaux. Grand et maigre, il avait de solides poings de boxeur poids lourd, le visage anguleux, les lèvres fines et serrées, et des yeux implacables dont le dur éclat métallique inspirait parfois une inquiétude proche de la peur. Sa démarche évoquait la souplesse des chats, par contraste avec l'allure des autres marins, lourde et pataude. Il n'avait pas, comme les autres, les épaules penchées vers l'avant et il n'écartait pas les jambes pour maintenir son équi-

libre. Il était rapide dans ses décisions et gardait en toutes circonstances sa sérénité habituelle, y compris dans ses accès de colère. Son intrépidité et un rostre d'espadon, taillé en forme de poignard et violemment plongé dans le cœur d'autres hommes, lui avaient ouvert à deux reprises les portes de la prison. La première fois, le tribunal, convaincu par un avocat aux accointances politiques efficaces, décréta une légitime défense partielle et le condamna à un peu plus de deux ans de réclusion. Mais quand, peu après avoir recouvré la liberté, il fut à nouveau pris dans les mailles du Code pénal, les magistrats, intraitables, lui imposèrent la sanction réservée aux homicides sans circonstances atténuantes.

Un détail, atroce dans sa brutalité, aggravait ce forfait : Requin, après avoir abattu son adversaire d'un coup de feu, lui avait transpercé le cœur avec son fameux poignard, ce qui lui avait valu les accusations de préméditation et d'acharnement qui dissipaient toute possibilité d'invoquer la légitime défense. C'est ce qu'avait reconnu son avocat qui, furieux, l'avait tancé :

— Mais pourquoi as-tu tiré sur lui ? C'est un assassinat ! D'abord le revolver, ensuite le poignard. Tu es devenu fou ?

Et Requin, froidement :

— Pas plus qu'un autre ; pas plus que vous. De toute façon, j'allais le tuer ; mais j'étais sûr qu'il voudrait pas se battre. C'est pour ça que j'ai d'abord tiré sur lui, pour pas qu'il se débine.

Cependant Requin était un homme chanceux et il

était protégé par un représentant à la Chambre. C'est ce qui explique qu'au bout de trois ans une remise de peine inespérée le rendit à la côte. C'est là que mon père alla le chercher pour lui proposer le commandement de *La Buena Ventura*. L'expérience du bagne avait rendu son regard plus dur, son discours plus prudent, son surnom plus approprié. Elle lui avait enseigné, en outre, la rigueur de la discipline, ce qui l'incitait à surveiller le bateau avec la sévérité d'un garde-chiourme. En règle générale, il était silencieux et circonspect. Et en le voyant, on soupçonnait des choses que personne ne se risquait à dire à voix haute.

En revanche, ce que tout le monde vantait, chaque fois que l'occasion s'en présentait lors des escales au port, c'était un exploit chevaleresque de Requin. Cela s'était produit dans un petit bistrot de San Isidro, à l'époque où cette rue voyait défiler en permanence prostituées, maquereaux, homosexuels, ivrognes, ainsi que des adolescents qui arboraient en gage de virilité leur premier pantalon long. Un grand gaillard costaud, ivre comme une bête, tourmentait une misérable vendeuse de fleurs en l'obligeant à boire un plein verre de cognac. Il l'avait attrapée par un poignet et sous la pression de fer de ses doigts, la malheureuse se tortillait comme une murène prise à l'hameçon. C'était une jeune fille pâle et émaciée, aux épaules étroites, aux omoplates saillantes de tuberculeuse et dont les yeux portaient les cernes d'une vie solitaire et déréglée. Le sol était tapissé de roses, piétinées par la femme dans ses efforts pour se libérer. Requin, qui se trouvait au comptoir, se dirigea

vers le couple et intima à l'homme :

— Lâchez-la... !

L'interpellé obéit inconsciemment, comme fasciné, et il coula un regard inexpressif et hébété en direction de l'intrus. Cette attitude ne dura cependant qu'un instant. Il dut comprendre sur-le-champ qu'il s'était couvert de ridicule en obéissant sans broncher à l'ordre d'un inconnu. Alors, dans une réaction soudaine, il lui lança violemment le verre qu'il tenait à la main. Instinctivement, Requin se baissa et le projectile improvisé alla briser une glace située dans son dos. Quand il releva le buste, il brandit dans le même temps une chaise, et il en asséna un coup sur la tête de l'ivrogne qui resta étendu à ses pieds, le front ensanglanté. Quatre de ses amis, témoins de la scène, se jetèrent sur Requin, pour le châtier. Trois furent mis hors d'état de nuire à coups de chaise et le quatrième quitta le café en courant, poursuivi par Requin qui brandissait son inséparable rostre d'espardon.

Par ailleurs, il connaissait bien son métier. Personne ne se jouait comme lui d'un cyclone et il n'avait pas son pareil pour trouver un banc de mérours qui, en vingt jours, donnait trente mille livres en des temps où, pour en pêcher quinze mille, les autres patrons travaillaient comme des forçats pendant un mois et demi.

Les hauts-fonds de Campeche, depuis le cap Catoche jusqu'aux limites occidentales du Tabasco, lui étaient aussi familiers que le vieux pantalon qu'il portait. Il connaissait la profondeur et la nature des fonds – ici sable ou vase, là roche – de chaque pouce du Golfe.

Quand il donnait l'ordre de sonder, un marin l'interrogeait :

— Combien, Requin ?

Et celui-ci, selon la profondeur, répondait :

— Quarante brasses.

Ou alors :

— Vingt-cinq brasses.

Ou bien :

— Seize brasses.

Et si un incrédule voulait vérifier, il n'avait plus qu'à plonger la sonde à main. Quand le plomb touchait le fond, la ligne de sonde confirmait invariablement le calcul de Requin.

Il avait le même flair pour détecter un lieu de pêche. Il regardait le ciel pour s'orienter, puis l'eau : « Il y a de gros pagres, par ici », annonçait-il dans la foulée. Et on pouvait parier que la première victime serait à coup sûr une masse rosée et palpitante de dix à douze livres.

En outre, c'était un excellent camarade. Il était toujours prêt à donner un coup de main à ses subalternes pour n'importe quelle besogne, aussi ingrate fût-elle. Et l'heure de la pêche venue, quand le bateau avait fini de prendre place, il n'était jamais le dernier à s'installer au bordage, à enfiler les mitaines de laine, à appâter un hameçon et à jeter la ligne, bien qu'il ne fût nullement obligé de le faire. Son premier poisson lui arrachait toujours une interjection et confirmait, en fonction de la nonchalance ou de la voracité avec laquelle il avait mordu, la qualité du lieu de pêche. À la tombée de la nuit, quand les marins, les bras défaillants et les reins

brisés par douze ou quatorze heures de travail, s'allongeaient sur le dos à l'endroit même où ils avaient pêché, Requin allait presser le cuisinier chinois de servir le repas et il goûtait lui-même l'assaisonnement du fricot.

À terre, il professait le même esprit de camaraderie. Si un pêcheur avait besoin de dix ou douze pesos pour se sortir d'un mauvais pas, il pouvait faire appel à la bourse du patron qui était toujours ouverte. Et si Requin n'avait pas d'argent, il en cherchait, soit en demandant une avance à l'armateur, soit en mettant en gage des objets personnels. Parfois il accompagnait le prêt qu'il accordait de gestes durs ou de propos acerbes, voire obscènes. Mais personne ne lui en gardait rancune, car il s'agissait – et ceux qui le connaissaient le savaient bien – d'un stratagème pour étouffer toute manifestation de gratitude.

Tout cela l'auréolait d'un prestige étrange, fait de respect, d'admiration et de peur, auquel se pliait la population de la côte, tout en le préservant de la familiarité des autres, comme une atmosphère imperméable à l'amour et à l'intimité.